

Mes amours débutants

Auteur intégral de l'ouvrage : Christian LASAYGUES

Concepteur/réalisateur de la couverture : Christian LASAYGUES

Ouvrage commencé en janvier 2015, achevé en août 2016
Réservé aux adultes.

© Christian LASAYGUES

Mes amours débutants

Tout a commencé le 27 février 1953, une belle jeune fille, auréolée de ses 20 printemps, pleine de fraîcheur, l'œil vif, pétillant et malicieux, les cheveux épais tirés en arrière, la poitrine opulente et orgueilleuse rencontre le beau jeune homme dont elle rêvait pendant son adolescence, ce prince charmant au regard profond, les cheveux gominés par une brillantine très odorante, plutôt grand de taille, à peine plus âgé, mais déjà grand séducteur.

Ce jour-là, leur amour débordant, dans une étreinte effrénée, un bref moment de bonheur intense a suffi et le tour était joué. Le 27 novembre de la même année je vis le jour, dans cette maison située au 36 de l'avenue André BONNET. À cette époque, on allait pas systématiquement accoucher à la maternité, comme de nos jours, c'est le médecin de famille, le docteur PAROT André qui assistait au bon déroulement de l'accouchement.

Par bonheur tout se passa parfaitement bien et ma mère put serrer dans ses bras un beau bébé de plus de trois kilos.

Les années passant, mon premier souvenir d'enfant est cet hiver très froid de 1956 où je découvrais la neige tombée en abondance, je grandissais autour des robes de ma mère et de ma grand-mère maternelle.

Non, il n'y avait pas d'homme dans la maison, ma grand-mère Joséphine dite « Amélie » était veuve de guerre de 1914-1918, son mari RIVIÈRE âgé de 20 ans, jeune marié, mobilisé pour cette terrible guerre, fut tué au début de celle-ci, laissant ma grand-mère et l'enfant qu'elle portait (Berthe) dans un grand désarroi, elle ne s'est jamais remariée.

Le grand séducteur, le prince charmant avait disparu, volatilisé, laissant ma mère assumer la charge de m'élever. Mes pensées et réflexions de ce jour à l'égard de cet homme que je n'ai jamais connu et dont j'ignore tout, me laissent perplexe sur les raisons qui l'ont conduit à nous abandonner. Je n'ai jamais demandé d'explications à ma mère, ni à ma grand-mère, ni à mon entourage proche. Certainement par pudeur, par respect ou tout simplement parce que l'on ne parlait pas de ces choses-là.

Je grandissais sous le toit de la maison que ma grand-mère avait achetée en 1936. Oh ! Ce n'était pas un château, non c'était une petite maison de village de 50 mètres carrés, comprenant 4 pièces principales dont une

pièce de vie (cuisine), 2 chambres, 1 chai, un grenier. Il n'y avait pas d'eau courante, ni de sanitaires (douche, WC) ; une cheminée trônait dans la cuisine, elle fonctionnait toute l'année, enfumant le plafond, elle servait à la confection des repas et au chauffage. Une autre équipait la grande chambre, la petite chambre n'avait pas de chauffage. Les soirs d'hiver mes parentes faisaient circuler un chauffe-lit appelé « moine » : c'était un appareil singulier en forme de luge au sein duquel un récipient était suspendu et dans lequel on mettait des cendres chaudes. Nous avions un jardin au fond duquel se trouvait une cabane qui servait de WC, il fallait être prévoyant les soirs d'hiver, sans quoi, nous avions recours au pot de chambre pour évacuer nos besoins.

Malgré cet inconfort, j'étais heureux, je ne ressentais pas ou l'on ne faisait pas transpirer cette modestie ou presque pauvreté qui nous collait. Bien sûr, comme la majorité des garçons de mon âge, je portais des pantalons courts et des chaussettes hautes, confectionnées avec soin par ma grand-mère. Lorsque je pus intégrer l'école maternelle du village, on m'y inscrivit s'en tarder, je faisais le trajet souvent à pied ou à bicyclette, assis à l'arrière de celle-ci, dans une panier porte-enfant, été comme hiver, où le froid cinglant gerçait mes genoux nus.

1956 fut pour nous une année importante, une vague de froid rigoureux et de neige abondante s'était abattue sur notre région au point de rester dans les annales. C'était aussi mon premier contact avec l'école, une première rupture avec le cocon familial, un petit drame car je n'étais pas très courageux, même si ma tante très proche travaillait au sein de l'école, je n'étais pas rassuré pour autant. Puis ce fut la naissance de ma sœur cette même année et qui n'eut pas plus de chances que moi de connaître son père ! Non, toujours pas d'homme à la maison. Ce fut également l'arrivée de la cuisinière à bois et charbon avec production d'eau chaude, ce premier signe de modernité et de confort a permis d'améliorer le quotidien. Ma grand-mère laissait en permanence ses fers à repasser en fonte sur le plateau de celle-ci car elle faisait des lessives et des repassages à façon pour des tiers, une laverie ou un pressing avant l'heure.

Ma grand-mère était un personnage important, le pilier de la famille, celle qui animait la maison, à qui l'on confiait ses joies et peines, la garante d'une gestion saine. Une femme courageuse, fière et travailleuse, elle savait être aimante, affectueuse et très généreuse, une grand-mère comme j'en souhaite à tous !...

La vie ne l'a pas épargnée de souffrances et d'obstacles, puisque veuve de guerre à l'âge de 20 ans, elle a eu par la suite 3 grossesses pour 4 enfants dont la

dernière était celle de ma mère née avec un frère jumeau en 1932, aucun d'entre eux n'a connu leur père. Été comme hiver, elle faisait des lessives pour les notables du village. Elle avait son petit coin aménagé à l'extérieur de l'habitation pour faire bouillir son linge qu'elle chargeait sur sa brouette pour terminer son lavage au lavoir du canal. Elle s'échinait à coups de battoir, de savon de Marseille, à genoux sur son ouvrage, à laver ces draps de lin ou de coton, et ensuite à les étendre, gorgés d'eau sur ces étendoirs érigés pour satisfaire les besoins des lavandières. Elle se démenait pour satisfaire ses clients dans le but d'alimenter le foyer « faire bouillir la marmite », malgré sa petite pension de veuve de guerre très certainement insuffisante.

Je me souviens des corvées de bois que nous allions chercher avec une carriole. C'était toujours une expédition laborieuse, ma grand-mère ou ma mère attelait la carriole au vélo, je montais dedans et nous faisions deux kilomètres, jusqu'à la scierie, les débarrasser des déchets de bois que nous obtenions gratuitement. L'aller était une partie de rigolade car nous bénéficions de la descente du pont-canal dans laquelle notre attelage prenait de la vitesse, c'était le toboggan, la route chaotique me faisait sauter et me tapait les fesses sur le plancher. Nous essayions de rentabiliser le voyage en chargeant au maximum la

carriole au point de faire le retour à pied, tant la charge était importante. Ma grand-mère ou ma mère tirant et moi poussant avec ma force d'enfant. Nous faisons des haltes en cours de route pour reprendre notre souffle et préparer la montée du pont-canal dans laquelle aucun répit n'était possible sous peine d'immobilisation et de redescente. Il faut convenir qu'à cette époque-là j'étais un grand, j'étais en dernière année de maternelle chez une certaine Madame BEAUVILLE. Institutrice et directrice de l'école qui gérait d'une main de fer l'obtention de bons points et d'images auxquels j'attachais beaucoup d'importance. Bien que ma tante (Nanou) fût assistante maternelle, je ne bénéficiais d'aucun passe-droit et subissais la rigueur de l'apprentissage scolaire.

L'été venu, j'accompagnais toujours mes parentes au lavoir du canal car j'avais toujours des découvertes à faire, quelques péniches transportant différentes denrées venaient troubler l'eau et la quiétude du site. Parmi mes voisins retraités il y avait Monsieur BALLADIER, ancien instituteur et adjoint au maire, qui m'impressionnait car il portait un chapeau colonial lorsqu'il venait pêcher à la pierre, près du lavoir, il en était de même pour Raymond. Raymond DELAUNAY était, lui aussi, passionné de pêche. C'est de cette façon que j'ai, à mon tour aimé pêcher dans le canal. Bien sûr, mon équipement était rudimentaire, un roseau coupé

chez BALLADIER, un fil de coton, un demi-bouchon de liège traversé par une allumette, une petite épingle retournée faisant office d'hameçon, un ver de terre pour attirer le poisson, ainsi je passais des heures le temps que le lavage, rinçage et étendage soient terminés. Parfois l'une de mes parentes, à l'occasion de ces séances, m'attrapait et me faisait également la toilette, même si j'étais effrayé par le canal, il faut dire qu'elles y étaient pour quelque chose, car à force de mises en garde du danger certain, j'étais d'une méfiance extrême.

À la maison, on ne recevait pas grand monde, à part mon oncle Yvan, époux de Nanou, qui habitait de l'autre côté de la rue et quelques connaissances ou amies d'enfance de ma mère ou voisins qui venaient faire la conversation.

Ah ! Mon oncle Yvan m'adorait, il prenait le temps de jouer avec moi, quasiment tous les jours, lorsqu'il venait boire le café, « chez sa mère », j'avais beaucoup d'affection pour lui et ma tante. C'était un grand amateur de football et il jouait au club du village, il me montrait ses chaussures à crampons de cuir ainsi que son ballon dont il réparait de temps à autre les coutures. Il travaillait à la papeterie, une usine de production de pâte à papier et de papier, située dans le village, à ce jour fermée depuis longtemps, depuis 1966.

J'ai eu l'occasion d'assister à un sapin de Noël organisé dans la salle de réception de l'usine, à l'attention des enfants des personnels, le sapin était majestueux et s'élevait vers le plafond, aussi haut que celui de l'église. Il était couvert de guirlandes et lumières multicolores, j'étais émerveillé. Les organisateurs nous servaient un goûter composé d'un chocolat chaud, une mandarine, quelques bonbons, des jeux étaient organisés pour nous occuper avant la venue du père Noël.

Le moment venu de son apparition fut une grande émotion, la première fois que je découvrais ce personnage mythique, que je ne connaissais qu'à travers les images et les récits. Lorsqu'il a procédé à la distribution des jouets aux enfants des membres du personnel, je ne fus pas appelé, donc pas gratifié, quelques larmes ont coulé de mes yeux chagrins mais ce fut vite oublié tant la journée était belle. Je savais qu'à la maison le père Noël passerait, mes parentes me l'avaient dit, d'ailleurs chez moi aussi, il y avait un sapin de Noël, très modeste certes, mais il avait le mérite d'exister. Décoré avec une guirlande, une étoile revêtue de papier chocolat argenté et quelques bougies à pincettes que nous allumions quelques instants le soir avant d'aller à la messe de minuit.

Ah ! Cette messe de minuit que nous n'aurions pu rater. Nous partions, chaudement vêtus, avec bonnet et écharpe confectionnés maison. Nous arpentions les trottoirs du village, bravant les frimas, jusqu'à l'église

de la Visitation, celle-ci était richement décorée et je pouvais admirer cette crèche composée de santons gigantesque symbolisant la Nativité, mes yeux n'étaient pas assez grands. Je ne tenais pas jusqu'à la fin de la cérémonie, je m'assoupissais dans les bras de ma mère. Le retour était laborieux, nous rentrions à la maison avaler une boisson chaude, manger un biscuit et nous coucher au chaud dans un lit douillet. Je m'endormais, des rêves plein la tête avec l'espoir que le père Noël ne m'oublie pas.

Le temps d'intégrer la grande école est venu. L'école des garçons, sous le patronage de Madame LANTENOI, cette rentrée scolaire m'impressionnait et faisait naître quelques angoisses au vu de la grandeur du site, l'immensité de la cour scindée par une allée bordée de part et d'autre de superbes marronniers et de platanes. Les classes étaient alignées dans un beau bâtiment austère auquel nous accédions en gravissant quelques marches de pierre claire. Une fois la porte de la classe poussée, des odeurs de vieux papier, d'encre, de craie saisissaient mes narines palpitantes, je faisais la connaissance de l'environnement, les murs étaient, entre les fenêtres, couverts de cartes, d'abécédaires et autres images éducatives. Le tableau noir en imposait derrière le bureau de la maîtresse, lui-même juché sur une estrade grise. Le poêle à bois censé donner un peu

de chaleur les hivers rudes meublait un angle de la pièce. Mon bureau avec abattant incliné et son banc de bois formant un tout, était partagé avec un camarade, l'encrier de porcelaine blanche incrusté dans la partie haute du meuble était déjà rempli de cette encre bleue prête à servir. Le plancher sur lequel nous évoluions était en bois, craquant sous les pas, usé par les années de servitude. L'ambiance était posée et déjà l'autorité de la maîtresse s'ancrait dans mon petit cerveau.

Chacun était vêtu de sa belle blouse grise avec filet vertical bleu, bien repassée, « très chic ». Pas le temps de flâner, je recevais mon premier livre et cahier, ma fierté était comblée, je pouvais montrer à mes parentes ce que m'avait confié la maîtresse pour mon apprentissage.

À l'occasion de la fête des Mères, l'école avait mis à disposition des élèves un présentoir comportant une multitude d'objets dont quelques bijoux parmi lesquels j'avais jeté mon dévolu sur une broche somptueuse avec l'intention de l'offrir à ma chère maman. Quelle ne fut pas ma déception lorsque la maîtresse me parla d'argent, et oui ! Même à l'école les cadeaux avaient un prix. À la maison je n'entendais pas parler d'argent ! N'osant pas en parler à ma grand-mère, il n'y eut pas de cadeau convoité, je mis une semaine à avaler ma déception.

À la maison il n'y avait pas de télévision, ni de téléphone, toujours pas l'eau courante ni d'égout mais nous avions un poste de radio qui fonctionnait du matin au soir. Ma grand-mère aimait se tenir informée, d'ailleurs elle était très assidue à la lecture du journal local « la Dépêche », cela permettait d'alimenter la conversation.

Ma sœur grandissait, elle finit par intégrer l'école maternelle, ma mère eut l'opportunité d'avoir un emploi d'assistante au sein de celle-ci. Ceci changea quelque peu le fonctionnement de la maison. Nous partions désormais à trois, à pied, sur le chemin de l'école, nous étions un peu plus matinaux que la plupart des enfants car ma mère était chargée de l'accueil. Ce fut le moment de m'inscrire au catéchisme qui était enseigné par ma voisine, Madame ANDRIEU, la femme du notaire qui demeurait dans une grande maison bourgeoise avec toit d'ardoises (fait exceptionnel dans le village), parc attenant somptueusement fleuri. De grands arbres centenaires et le petit lac peuplé de poissons rouges et de grenouilles, enjambé par le pont de pierre donnaient du romantisme à l'ensemble. Cette demeure richement meublée m'impressionnait, ce n'était pas comme chez moi ! Il y avait des employés de maison, femme de ménage, cuisinière et jardinier, il va sans dire que c'étaient des gens « de la haute » pour lesquels nous avions du respect. Le jeudi après-midi, nous nous retrouvions à six ou sept garçons et filles pour recevoir

cet enseignement catholique. C'est ainsi, que je fus pris dans l'engrenage religieux, je devins enfant de chœur. Bien sûr le curé nous demandait d'être assidus à la messe du dimanche matin et parfois de servir celle-ci. Cela a duré jusqu'à ma communion solennelle.

Nos distractions étaient restreintes, parfois, à la belle saison, le samedi soir ou dimanche après-midi nous partions en famille faire une partie de loto, cela se déroulait dans une salle de bar très enfumée, chez MARTHE et son amie de toujours BATISTINE, toutes deux vêtues de sombre, des personnages atypiques, avec de long poils au menton, je les ai toujours connues vieilles, à l'image de leur établissement lugubre qui sentait le tabac et l'alcool anisé. Cette ambiance particulière, chaleureuse d'avant partie, où tout le monde se salue, se congratule, rigole de je ne sais quoi, c'était le point de chute des footballeurs, je retrouvais quelques copains d'école. Je n'ai pas le souvenir de gains mais je pense que nous participions pour nous distraire plutôt que pour gagner. D'autres salles proposaient des parties de loto, mais aucune d'elles n'était aussi pittoresque.

Le modernisme fit son apparition, ma grand-mère fit l'acquisition d'une machine à laver le linge, un outil censé soulager sa peine ! Il fonctionnait au gaz et à l'électricité avec essoreuse manuelle à rouleau, je l'entendais souvent pester contre cette machine et

continuer à faire bouillir ses draps dans la lessiveuse. Malgré tout, c'était le signe tangible d'une aisance financière pragmatique et raisonnée. Elle aurait pu faire le choix du divertissement, car c'était l'arrivée des premiers postes de télévision dans notre village et certains de nos voisins retraités avaient succombé à l'acquisition du petit écran. L'événement était tellement important que cela faisait le tour des chaumières. Mais les gens n'étaient pas avares, tout particulièrement Monsieur et Madame GROS qui furent les premiers du quartier à en posséder un. Ils nous invitaient de temps à autre à regarder un film ou une opérette dont mes parentes étaient friandes. Je faisais la découverte de cette innovation qui me laissait plein d'interrogations et d'émerveillements. Sur le chemin de l'école nous commentions avec certains de mes camarades l'émission que nous avons eu la chance de regarder, beaucoup d'entre eux étaient comme moi, sans téléviseur.

Je changeais de classe normalement, mon apprentissage le permettait, mon niveau de lecture s'élevait, et je commençais à m'intéresser aux bandes dessinées que possédait mon oncle Yvan, grand amateur qu'il était. Ce sont des centaines de livres accumulés dans des cartons qui m'attendaient, et tout comme à lui, la passion me vint ! Bien sûr, les premières bandes dessinées que j'ai ouvertes m'attiraient pour leurs images et non pour la lecture, mais je compris